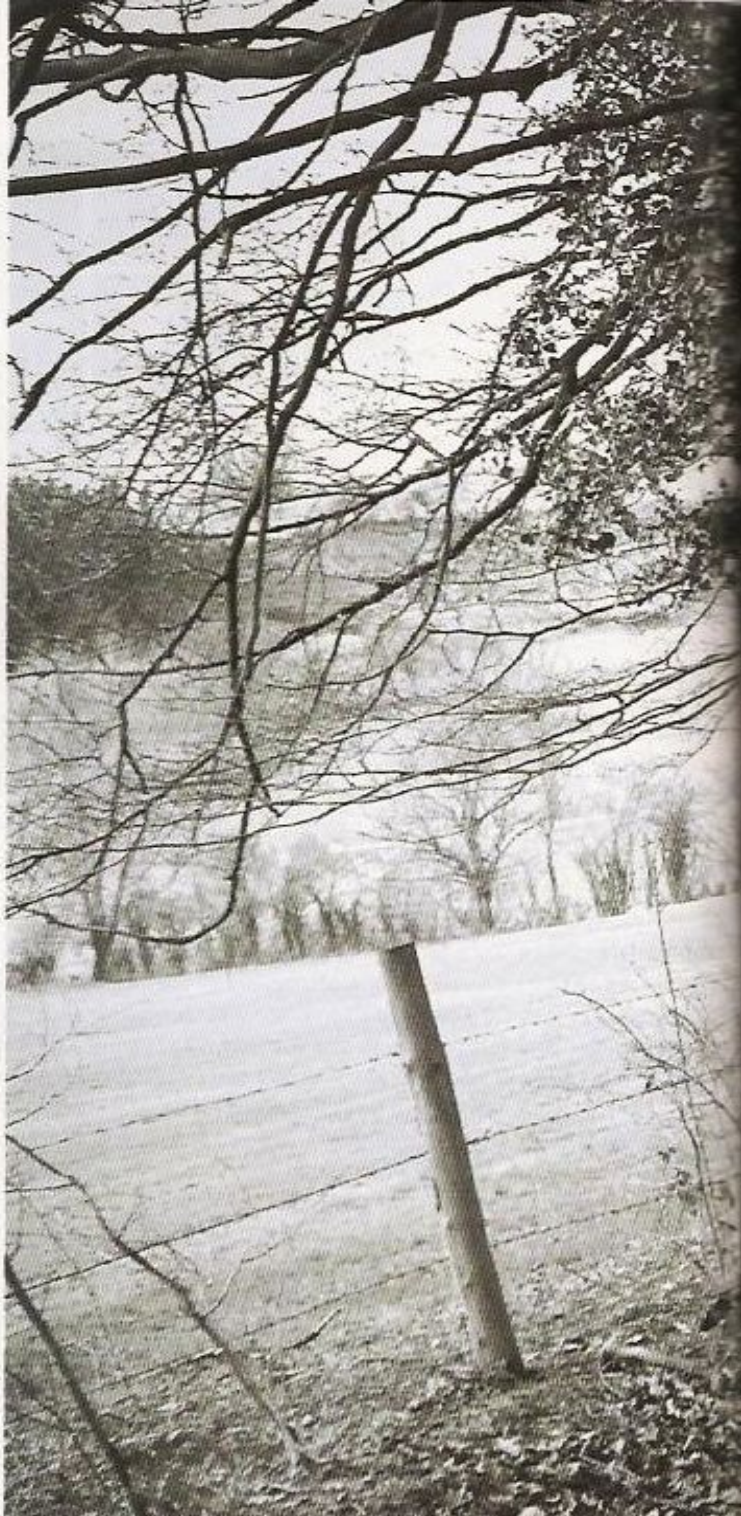




# CHAQUE BIÈRE POSSÈDE UNE SAVEUR DIFFÉRENTE

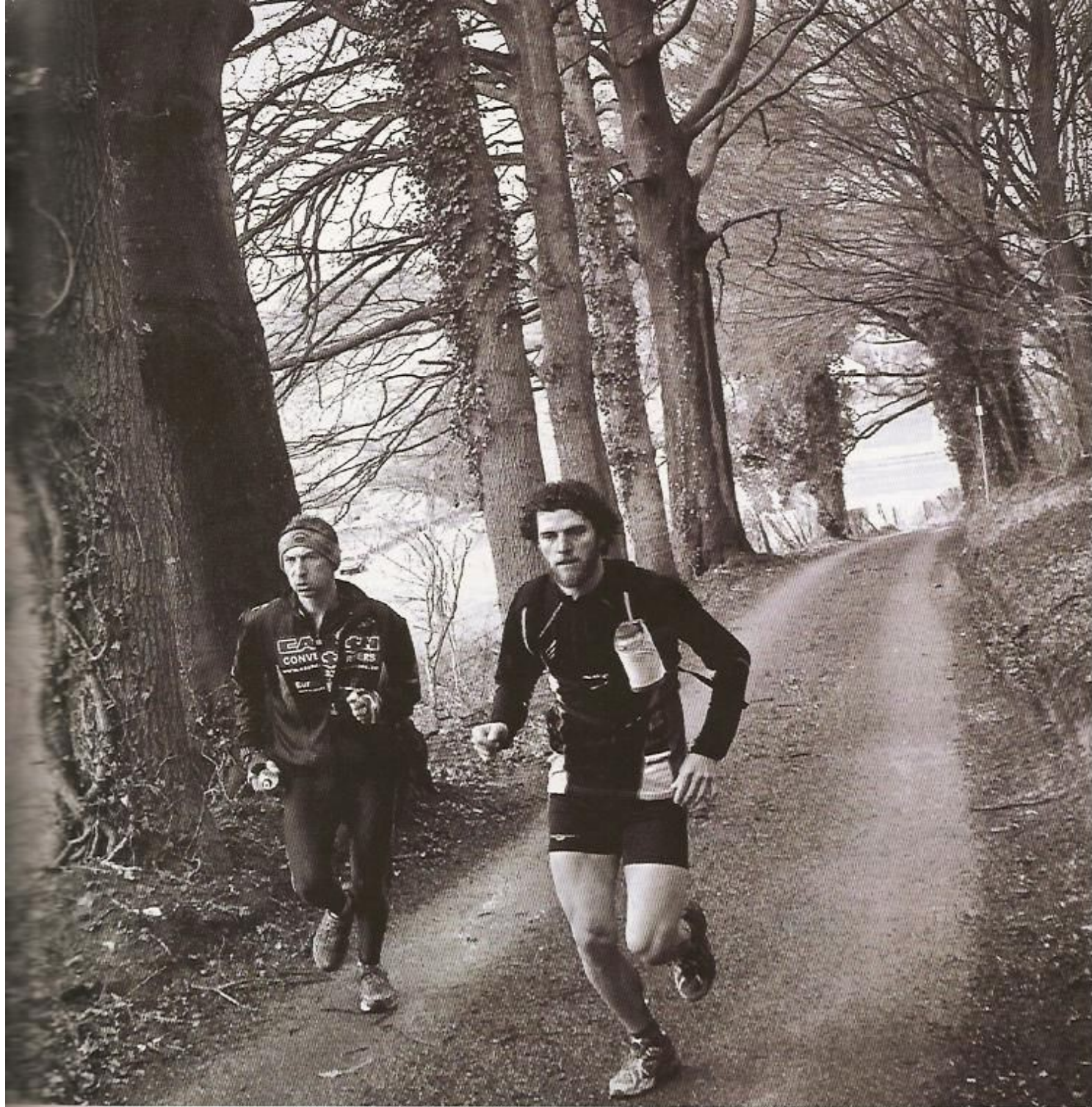
2006. GRÂCE À UNE ERREUR DU COUREUR DE TÊTE (DANS LE GUIDON) JE REMPORTE LA TROISIÈME ÉDITION DE LA MAGNÉTOISE, BELGIQUE. À CETTE OCCASION, OLIVIER HACQUIN NOUS SORT UN SUPERBE ARTICLE (ARRÊTONS LA POMMADE) AU GOÛT DE « ÉNIÈME GORGÉE DE BIÈRE » ET JE LUI OFFRE UNE INTERVIEW DIGNE D'UN MAGAZINE POPOL. 2007, JE REVIENS AVEC UNE GRIPPE POUR UNE COURSE À LA SAVEUR CHAQUE FOIS DIFFÉRENTE, COMME LES BRUNES OU LES BLONDES QU'ON Y SAVOURE. UN LIQUIDE TOUT DROIT VENU DU CIEL, TOUT COMME LA FLOTTE QUI NOUS A DOUCHÉS PENDANT UNE BONNE PARTIE DE LA COURSE.



**L**A QUESTION : en quoi les courses belges sont-elles différentes des autres ? Le préparateur mental des UFOs, j'ai nommé l'illustre Pascal Perez alias Runner14, se laisse prendre au piège et se fait embarquer outre-Quévrain pour tenter de répondre par lui-même. Un premier pèlerinage pour lui en terre sacrée. Pour d'autres raisons obscures, j'offre une seconde place dans la voiture à Isabelle, transfuge du « Royal Team des Bouffons ». Mais revenons à mes moutons. Sujet : Magnétoise 2007, une course belge de 64 km plongée dans la bière, l'eau et la sueur, deux jours de bonheur pour le voyageur qui arrive de France pour le week-end.

## Sujet : Magnétoise 2007, une course belge de 64 km plongée dans la bière, l'eau et la sueur

Philippe Kenler, organisateur de la course, nous révèle une partie du secret : « *La Magnétoise est partie d'une constatation que les jeunes de mon village étaient inactifs. Nous avons créé un 10 et un 60 km avec eux, mais ils se sont désintéressés du projet et seul un 64 km est resté.* » 1664 ? Pas du tout : « *Cette distance est sélective, car j'ai remarqué que sur les longues distances, les coureurs respectent davantage la nature* », ajoute Philippe. En Belgique, on est très cool, sauf en ce qui concerne le respect de la faune



et de la flore : « Je précise sur la page d'accueil du site de la Magnétoise que tout non respect de la nature entraînera l'exclusion de la course et de toutes celles que je prendrai en charge. »

Une semaine avant l'échéance, j'attrape au passage des restes de grippe aiglonne (typique de L'Aigle, ville ensoleillée de Normandie). Frissons, fièvre, maux de gorge, rhume, tout y passe et l'entraînement est un calvaire. Je suis de mauvaise humeur et je n'ai pas trop envie d'aller me ruiner en Belgique. Seulement, j'ai promis, donc je prépare le sac et je visualise une bonne sortie longue, avant l'échéance suivante, qui aura lieu à la mi-mars. J'aurai récupéré. En semaine, Philippe Kenler, le « Kenyan blanc », organisateur en chef, refuse de me délivrer la

météo à venir. C'est louche tout ça. Un bref saut sur le net me confirme : pas de neige comme en 2006, ce week-end là sera... humide.

Départ à 11 h de L'Aigle, ce coin ensoleillé de Normandie, et en route pour trois heures non-stop de Runner en fond sonore, suivies de 2 h 30 en mode « pause » (il dort à l'arrière). Isabelle et moi soufflons un peu. Mais gare au réveil.

Nous arrivons facilement au chalet vers 18 h, accueillis par Philippe, Luc se trouvant déjà derrière le bar (à part : Luc c'est le second de Philippe sur l'organisation, sauf qu'il le seconde surtout au bar), et Wouter Hamelinck le barbu qui court dans les cailloux sur la couverture d'*UFO Mag* de janvier (ami depuis une Translorraine). Différence minime

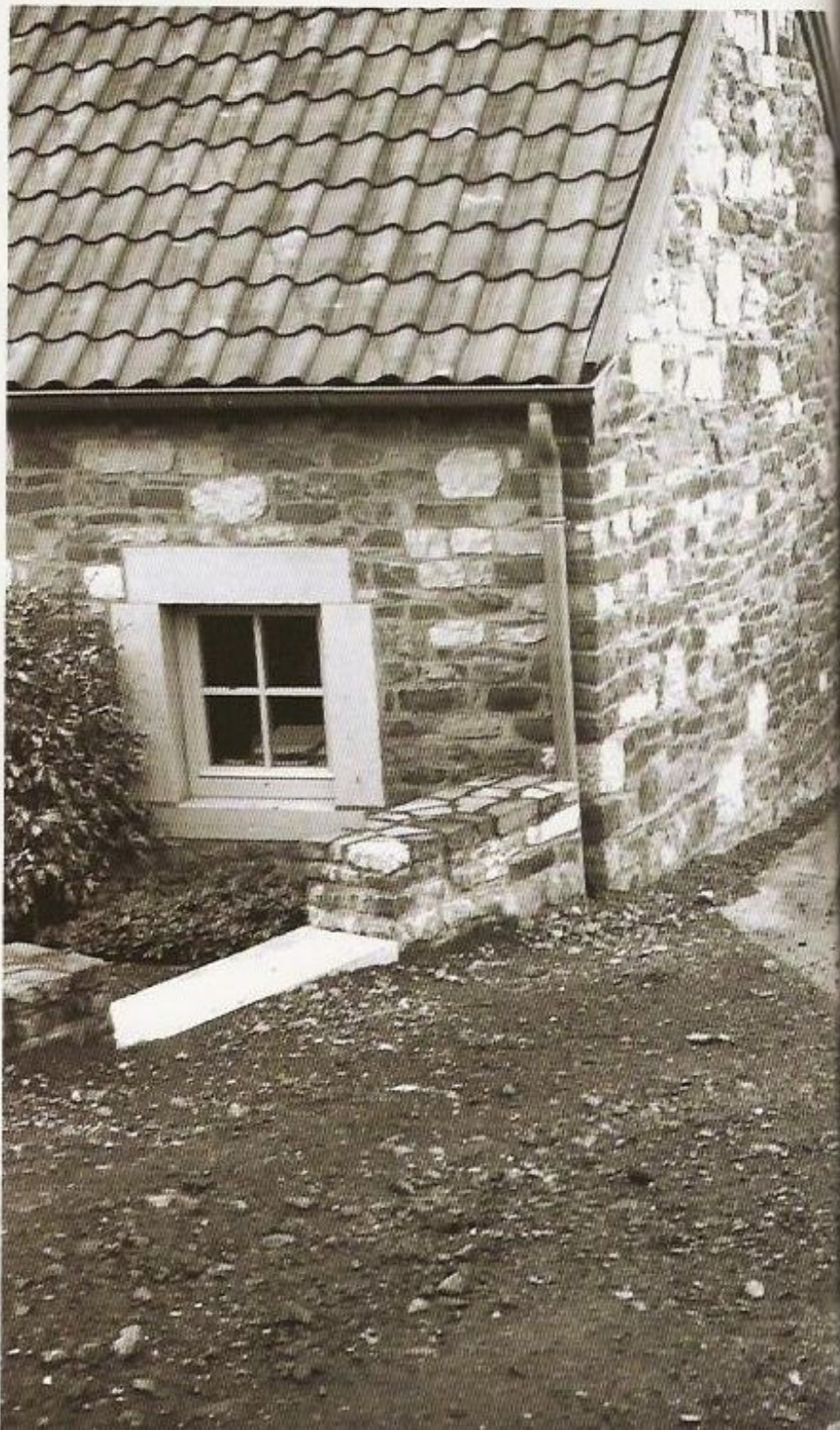
mais très importante : ici en Belgique, entre hommes on ne se sert pas froidement la main en bombant le torse (comme des coqs), on se fait « la bise »,... sens du contact oblige.

Un groupe de Français d'origine lilloise est déjà là. Le Kenyan est heureux, il a doublé le nombre de participants et félicite le mag par mon intermédiaire : quarante Français cette année à la Magnétoise. Le temps de régler les formalités administratives avec Philippe, et on nous sort la question rituelle : « blonde ou brune ? »... De l'autre côté de la frontière, on reconnaît facilement les novices, ce sont les seuls à commander « une bière ». Non pas qu'on ne serve pas de coca, d'eau ou de café, mais le terme « bière » est banni. On précise simplement la couleur, et ça me suffit... L'astuce suivante est juste de prendre le temps de la savourer, afin de ne pas se retrouver ivre trop rapidement (fin de la parenthèse). À peine le temps d'humecter mes lèvres, que le Runner s'est déjà attaché au groupe de Français... Ils sont littéralement pendus à ses mots... Isabelle et moi nous pinçons mutuellement. On parle avidement de trails, de 24 heures et autres amusements, alors que c'est la 1<sup>re</sup> aventure du groupe de Lillois qui ont simplement décidé de finir ce baptême à huit. On en vide une deuxième histoire de bien s'hydrater – c'est essentiel l'hydratation la veille d'une compétition. Entre deux mots, Luc s'est fait une ennemie en proposant à Isabelle le plan d'accès aux différents points de suivi voiture. Il a droit à un regard aussi noir que le ciel (c'est peu de le dire, il fait nuit maintenant). J'emène tout le convoi vers le Château : sortie de Olne, au feu rouge à gauche, à 500 m à droite, passage sous le porche, et stationnement dans la cour du pavé du gîte hôtel. Aucune erreur, droit au but : les nouveaux sont verts d'émerveillement. On gagne tous nos pénates. Là encore, je suis fier, j'ai laissé Pascal avec un groupe de futurs trailers que je n'estime pas prêts « leitmotiviquement » parlant.

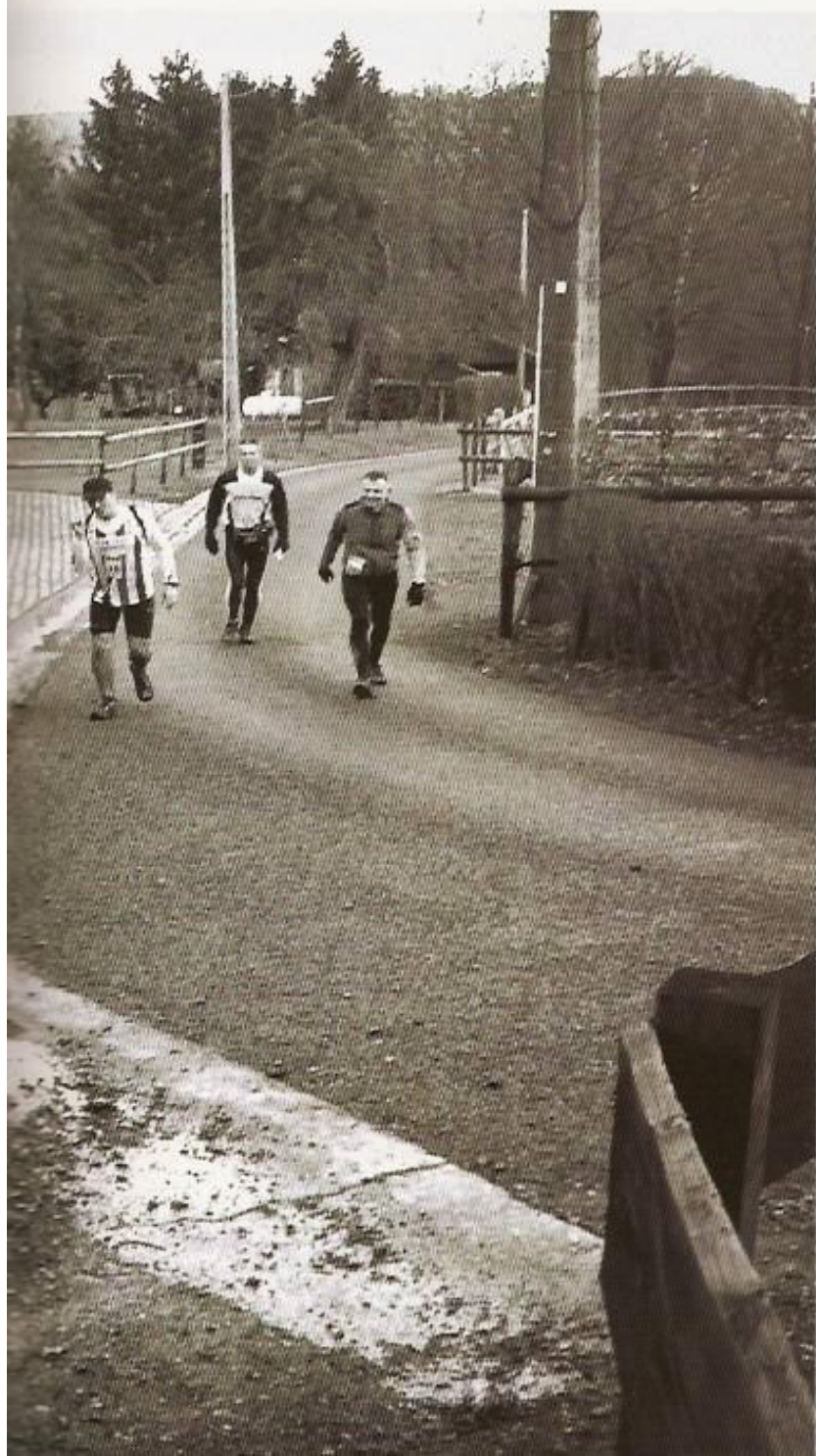
Vingt heures, rendez-vous à la Petite Plume, le resto au néon bleu, grande brasserie où nous sommes rassemblés à trente-cinq concurrents wallons, flamands, hollandais et même français. Pascal en bout de table assure le spectacle. Il est heureux, simple, naturel. Il envenime le débat et fait le pitre en photographiant à tout va (tablées voisines féminines, serveurs, cuisines...) et notant les adresses e-mail de chaque concurrent. Ces pitreries sont ponctuées par le rire particulier d'Abdel, et nous avons beaucoup de mal à rester sérieux. A contrario, l'accueil du restaurant est très froid, irrespectueux vis-à-vis de notre petit groupe et ne nous pousse pas à la consommation de liquide trouble. Après quelques cocas et bouteilles d'eau descendues, les traditionnelles plumes du Chef arrivent et leur réputation de plat très... comment dire?... allez je me lance... « light », est validée. Isabelle n'arrive pas à finir sa potée et on voit de suite son voisin Wouter se proposer pour finir le plat. Insatiable en kilomètres et nourriture terrestre ce gars-là. Une future vedette (on en reparlera). Nous quittons hâtivement le restaurant et retournons à nos

chambrées préparer nos sacs de traileurs et traileuses. Nuit courte, réveil à 5 h 30 pour tout le monde, petit déj' à 6 h 15. Pascal, l'Arme Fatale, tel un Japonais en manque immortalise ces derniers instants... Didier Petitjean, un Français de l'Est, est là avec toute sa famille. Il tient une forme éclatante. Ça va faire mal tout à l'heure... hum hum. Thé, café, pain frais complet ou blanc, miel, confiture de Liège, point d'orgue de cet accueil luxueux dans ce cadre admirable (Huit

**Je prends la tête de course**  
mais décide de marcher dans ces côtes  
casse-cul qui te mettent dans le rouge  
en deux temps trois mouvements.



étoiles au « Guide du Runner14 2007 » - 12 euros la nuit, p'tit déj' compris. Certes, je vous entends, ce n'est pas (pas encore) de l'ultra dont je vous parle ici, mais ne passez pas à côté de tout cela si vous allez en Belgique. 6 h 50. Départ pour le Chalet (à 3 km). Je retrouve des tas de connaissances françaises ou belges, rencontrées lors de mes diverses et nombreuses escapades. Nous sommes heureux de nous retrouver là et patientons en écoutant la pluie tomber. 7 h 10. Philippe donne le signal. Nous nous protégeons comme nous pouvons pour rejoindre la navette du bus « communal » en centre village, sous les trombes d'eau. Dix minutes serrés comme des « vidanges » (canettes de bières vides en Belgique). Le bus nous recrache sur la place de l'église où la pluie a cessé pour quelques secondes. On vérifie le sac, on range le



coupe-vent dans le sac... et j'entends le signal du départ à 7 h 56 (environ), alors qu'Isabelle est en train de se débattre avec son dossard. Je la laisse en lui souhaitant bonne chance et je file rattraper le groupe de tête pour m'arrêter quinze secondes plus tard. Ben oui, j'ai oublié de serrer mes lacets de chaussure, et je laisse de nouveau toute la troupe me doubler. Forcément je repars en trombe jouant les fanfarons, et les blagues fusent de toutes parts. Départ en descente, l'allure est trompeuse, je dois être en milieu de peloton, et je laisse courir en doublant doucement les concurrents sur ce single track (y disent comme ça dans les grands raids mais on peut dire aussi « mono trace ») le long d'une prairie liégeoise. Sortie de la petite forêt et à la fin de la première descente, j'aperçois la tête de course avec l'ami Wouter, accompagné d'un autre barbu, Daniele l'Italien, de Raphaël Brabants, vainqueur de la Ronde des Nutons en 2006, vedette en ces terres, et de Cédric. Cédric, qui m'annonçait d'emblée à peine une heure plus tôt être venu uniquement pour mettre la zizanie dans le duel Hamelinck-Delépine. Je les encourage en bas de la côte avec un amical « Bon on va peut-être y aller les feignasses... merci de m'avoir attendu! ».



#### EN BREF LA MAGNÉTOISE

- **Type de course** : Trail
- **Distance** : 64 km
- **Dénivelé positif** : 1 900 m
- **Date** : 25 février 2007
- **Date limite d'inscription** : 18 février 2007
- **Lieu** : Magnée, province de Liège, Belgique
- **Tarif** : 7 euros
- **Contact** : Philippe Kenler
- **Adresse électronique** : [phil.kenler@skynet.be](mailto:phil.kenler@skynet.be)
- **Site Web** : <http://www.courirpourleplaisir.be>
- **Téléphone** : +32 498 77 04 28
- **Mobile** : +32 498 77 04 28
- **Commentaires** : Quatrième édition. Ultra-trail à travers chemins et sentiers, organisé en collaboration avec « Courir pour le plaisir ». Départ à Magnée à 8 h [navette bus depuis Olne à 7 h 15]. Arrivée à Olne. Deux ravitaillements en eau uniquement (km 25 et km 40). Possibilité de logement : prévenir avant le 20 février et rendez-vous obligatoire le samedi 24 février à 18 h au Chalet à Olne.



Les connaisseurs apprécient, les autres rient jaune, certains (les non francophones) ne réagissent pas. Je prends la tête de course mais décide de marcher dans ces côtes casse-cul qui te mettent dans le rouge en deux temps trois mouvements. La stratégie de course s'est vite faite dans ma petite tête : j'essaie de voir si j'ai la forme – des fois que par miracle, le repos ait pu compenser le manque d'entraînement. Nous nous retrouvons à trois devant : Wouter, Daniele et moi. Descente, point rouge, je crois qu'on est sur la bonne voie, mais nous débouchons sur une départementale. Coup d'œil à droite, à gauche, rien. Nous sommes perdus. Nous avons dû rater quelque chose. Je comprends rapidement que le vététiste ouvrier connaît le parcours aussi bien que nous. Nous récupérons le parcours par la droite mais cinq coureurs sont déjà passés. Ça calme d'un coup, tout ce gâchis... pfff. Je récupère avec Wouter, nous reprenons la tête de course. Je le motive inconsciemment Wouter : « *De toutes façons, tu vas gagner puisque depuis hier je te présente comme le futur vainqueur !* » Fort de sa dernière victoire aux bords de la Tamise (Angleterre) la semaine dernière, il s'évade.

Différences significatives entre nos deux profils... Je suis habillé en long avec mon sac à dos muni d'une poche à eau, Wouter est en court, haut et bas, avec une simple ceinture porte-bidon. Je cherche les passages les moins scabreux, il fonce éperdument dans la boue la plus profonde. Et cætera. On approche du 20<sup>e</sup> km (premier ravitaillement en

vue) et à entendre les encouragements des personnes présentes « *Courage Sylvain !* », je ne dois pas paraître bien frais. Il faut dire que depuis quelques minutes, mon état grippal, passager clandestin, s'est rappelé à moi. Après l'envolée lyrique du début, je traîne des pieds en cogitant à tout va. Y'a plus rien dans les jambes. Je repars en marchant en 4<sup>e</sup> position, j'avale une crème de marron, un gel, quelques gorgées de flotte agrémentées d'un comprimé homéopathique pour prévenir les crampes et je continue en marchant. J'ai fait une croix sur un podium. Je me fais une raison, et je marche.

J'en profite pour admirer le paysage. Pas de brouillard aujourd'hui, j'en prends plein les yeux. Par ailleurs, j'ai l'avantage de connaître le parcours et je sais que c'est loin d'être fini. Divers plans trottent dans ma tête : l'abandon (ça va pas non !), j'attends le Runner14 et je termine avec lui (impossible, je n'aurai jamais le mental nécessaire pour le supporter), je file jusqu'au deuxième ravitaillement au 44<sup>e</sup> km et j'attends Isabelle pour l'aider à finir... Le choix est difficile et je trouve la seule solution acceptable à cet instant : avancer en savourant l'instant.

J'alterne course et marche. Mon état grippal est confirmé par des frissons impromptus et des contractures aux ischios et mollets. Cédric me double, m'encourage mais je lui demande de me laisser seul avec mon état grippal. Je lui souhaite en retour de se régaler. Malgré ça, les trous horaires sont déjà énormes entre les concurrents, et on ne



voit personne ni à l'avant ni à l'arrière. Une seule pensée : avancer. J'arrive cependant à me divertir avec les parties agréables en sous-bois, et notamment les passages boueux (excellents !).

Vers le 30<sup>e</sup> km, Daniele et un autre concurrent me reprennent. Impossible d'accrocher. Je pioche de nouveau dans la réserve de sucre, et j'attends un éventuel retour de forme. Je pense quand même

aux encouragements que m'auraient promulgués Pascal, ou à Isabelle qui doit aussi « s'amuser » compte tenu du terrain assez difficile et usant... mais agréable je précise.

Une pensée me vient en tête de suite : « *Ce qui ne te tue pas, te rend plus fort* ». Un peu prétentieux, mais sur le moment, ça me fait avancer. De plus, entre ces deux ravitaillements, je serai encouragé par plusieurs spectateurs, notamment Éric Naisse, également coureur d'ultra,

Belge, qui promène sa petite famille, sa grippe et son appareil photo, puis Thierry Michel qui fait de même plusieurs kilomètres plus loin. Je les remercie encore pour ces coups de pompes invisibles mais efficaces.

Au détour d'un chemin, des bouteilles accrochées aux arbres. Blague ? Irrespect pour la nature ? Art rural d'un artiste wallon ? Ou signalement du

ravitaillement tout proche ? La question reste en suspens tandis que je retrouve suffisamment d'envie pour repartir en courant. Je me souviens : « il » est en haut d'une magnifique côte, et à la moitié de cette côte, un banc permet de se reposer en admirant la beauté de la campagne liégeoise. Encore quelques gorgées d'eau, un peu d'homéopathie, et on attaque cette côte qui nous amène à Becco, deuxième ravitaillement.

Ici on nous encourage, on photographie (ouistiti) et je prends le temps de savourer plusieurs gobelets de thé. On prend de mes nouvelles. Ben oui, je suis une vedette depuis 2006. On m'appelle par mon prénom – j'adore. Malgré tout, j'avoue que ce n'est pas la forme aujourd'hui, même si on a de la chance avec cette vue. Plus tard, en consultant les photos prises par les organisateurs, je réaliserai que d'autres sont arrivés trempé(e)s en haut de cette montée... et n'ont pas vraiment eu le temps de s'arrêter. Je retrouve aussi Cédric qui a dû mettre le clignotant (cause tendinite, il arrête en kiné connaisseur qu'il est). Dommage il a l'air plus que frais, encore souriant. Un ancien arrive juste derrière moi. Un Flamand que j'ai longtemps pris pour un Anglais. Il me pousse à repartir avec lui. Je décline l'offre mais il restera mon point de mire et mon fil conducteur pendant les presque 10 km à venir. Il reste l'équivalent d'un semi-marathon pour finir. Je repars en sixième position, dans le simple but de finir cette Magnétoise, tranquille, avec un peu de jardinage en prime. Il reste deux véritables murs et les descentes qui vont avec.

Dernier ravitaillement « pirate » au 55<sup>e</sup> km : coca light, vin rouge, bière, sucré et salé à disposition. C'est déjà une récompense pour ceux qui sont arrivés jusque-là. Je prends cinq minutes pour me refaire une santé tandis que deux coureurs passent comme des balles. Je repars, un gobelet de coca à la main, le vide, l'écrase, le jette dans un fourré, non je blague, bien sûr que je l'écrase mais je l'enfourne dans la poche de mon sac à dos. Il faut la respecter notre nature pour les cadeaux qu'elle nous fait. Petit à petit je reviens sur une 7<sup>e</sup> position que je conserverai jusqu'au bout.

En bas d'une descente, à Pont sur la Vesdre (59<sup>e</sup> km), le marquage orange est lavé par la pluie qui tombe dru. Je vais tout droit mais un souvenir fuse entre mes neurones et la petite ruelle m'appelle à elle, à raison puisqu'un bout de rubalise jaune et noir sur un poteau valide mon option. Je file, j'attaque l'avant-dernier mur et je suis accueilli par la pluie. J'adore, je me régale, je sais que dans cette côte personne ne viendra me doubler sous les cordes qui s'abattent.

Arrivé en haut de la première côte, des randonneurs me souhaitent « bon courage » ; « *C'est fini maintenant, je rentre !* » Il pleut mais je suis heureux, j'ai de la fièvre, mais je souris, même si mes pensées s'évadent parfois vers l'arrière de la course.

Après la traversée de Vaux-sous-Olné, j'attaque la der, là où ma victoire s'est dessinée l'année précé-

**J'en profite pour admirer le paysage. Pas de brouillard aujourd'hui, j'en prends plein les yeux. Par ailleurs, j'ai l'avantage de connaître le parcours et je sais que c'est loin d'être fini.**

dente alors que je doublais le premier, démotivé. Le chemin n'est qu'un ruisseau, l'eau lave les cailloux et pénètre dans les chaussures. Mais j'avance. On sort du chemin, un petit bout d'enrobé, virage à droite, il doit rester un kilomètre à courir sous des seaux d'eau. Personne pour nous accueillir aujourd'hui. J'aperçois le Chalet, caché derrière un corps de ferme. Philippe sort pour m'accueillir alors que j'en termine, 6 h 10 mn après être parti, et loin derrière les 5 h 38 mn de Wouter. Mes yeux brillent, et pas seulement à cause de la fièvre.

Contrairement à 2006, je réserve la Leffe pour plus tard et j'avale un verre de Château la Pompe avec un bon Efferalgan, puis je file à la douche pour me mettre au sec et au chaud. Fin propre, je retrouve Isabelle qui a abandonné au 44<sup>e</sup> km (comme beaucoup d'autres). C'était la bonne solution et elle paie peut-être son début d'année un peu gourmand. Nous avalons le repas d'après-course en tête-à-tête, devant Wouter qui patiente entre deux bières, en attendant son train.

Les coureurs arrivent au compte-goutte, et lentement. Compte tenu de leur état, j'imagine aisément celui

du terrain, qui ne doit cesser d'empirer. Les derniers arriveront vers 18 h 15, après plus de 10 h de course, mais finir ce trail est déjà une performance ce jour-là. Au final, à peine les deux tiers des partant(e)s seront parvenus au bout des 64 km.

Pendant ce temps, toujours pas de Runner14. Il n'y a de toute façon pas beaucoup d'arrivants non plus. Les Belges auraient-ils succombé à sa méthode du discours ? Je le crains... Enfin il arrive, accompagné d'un autre Français, en presque 9 h. Il s'est perdu en forêt et a offert son aide à Laurent, un membre de l'équipe des Lillois, victime d'une entorse dès les premiers kilomètres de course.

Les « au revoir » sont difficiles, forcément. Je sais déjà que ma 4<sup>e</sup> Magnétoise ne sera pas la dernière, même si cette édition n'a pas eu la même saveur que la cuvée 2006.

Nous retrouvons la Normandie après 5 h 30 de route. Entre temps, à la frontière, le gendarme a reconnu Pascal et nous lance un vif « *Circulez ! Circulez !* ». Ils ne sont pas encore prêts pour le Runner14, mais il a promis de revenir, ils sont foutus les Wallons ! ☹

## Les « au revoir » sont difficiles, forcément.

Je sais déjà que  
cette 4<sup>e</sup> Magnétoise  
ne sera pas la dernière.

